



Quatre portraits de Spinoza, quatre œuvres d'imagination : il n'existerait pas de portrait sur le vif du philosophe. De gauche à droite et de haut en bas : gravure colorisée, non datée ; gravure extraite d'« *Icones virorum* », de Friedrich Roth-Scholtz, 1725 ; gravure sur bois du XIX^e siècle, colorisée ; peinture de Francisco Fonolosa, XX^e siècle.
RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER, WORLD HISTORY
ARCHIVE/ABACA, AKG-IMAGES, PRISMAARCHIVO/LEEMAGE

« Le grand profanateur de la "tradition sacrée" humaniste »

L'universitaire américain Yitzhak Melamed, spécialiste de Spinoza, évoque la modernité et l'importance renouvelée de sa philosophie

ENTRETIEN

Professeur de philosophie à l'université Johns-Hopkins (Baltimore), Yitzhak Melamed, né en 1968 en Israël, s'est imposé comme un des spécialistes majeurs de la philosophie de Spinoza. Son travail témoigne du renouveau des études spinoziennes et de la popularité retrouvée de la métaphysique outre-Atlantique. Il est notamment l'auteur de *Spinoza's Metaphysics. Substance and Thought* (« La métaphysique de Spinoza. Substance et pensée », 2013, non traduit) et prépare un ouvrage sur l'importance de Spinoza pour l'idéalisme allemand (Fichte, Hegel, Schelling).

Poursuivant un geste inauguré en France par des penseurs marxistes d'après-guerre comme Jean-Toussaint Desanti, Louis Althusser et ses disciples – notamment Etienne Balibar –, Spinoza est devenu une sorte d'emblème de la radicalité. Pensez-vous que cette lecture de Spinoza en tant qu'apôtre de la modernité soit cohérente avec l'œuvre ?

Absolument. L'antihumanisme qu'Althusser a vu en Spinoza s'y trouve effectivement (bien que cela nécessite de savoir précisément ce que nous entendons par « antihumanisme »). Althusser n'a cependant, à mon avis, pas assez pris la mesure de la profondeur et de l'audace que recèle l'antihumanisme de Spinoza, surtout à cause de sa surdité à la dimension profondément

religieuse de ce philosophe. Par « humanisme », j'entends, moi, une conception qui met l'accent sur la centralité ou, si vous préférez, le rôle constitutif de la perspective humaine. Cette idée que le point de vue humain serait la mesure de toute chose a eu ses défenseurs dans la philosophie ancienne et moderne.

Pour moi, Spinoza est le grand profanateur de cette « tradition sacrée ». Quelques antihumanistes (Hume, par exemple) défient l'humanisme en déniaient le caractère unique de l'être humain par rapport au reste de la nature. D'autres insistent sur la marginalité de l'homme par rapport au divin. Spinoza semble attaquer l'humanisme sur deux fronts à la fois. Chez lui, le naturalisme comme l'infinité de Dieu ravalent l'homme à une place plutôt modeste. J'ai beaucoup de sympathie pour Marx, mais une certaine lecture marxiste de Spinoza demeure insensible à sa pensée religieuse et, pour cette raison, perd beaucoup du potentiel iconoclaste de son antihumanisme.

Dans « Spinoza's Metaphysics », vous affirmez que le philosophe a désormais remplacé Kant ou Hegel en tant que « boussole de la modernité ». En quoi ? Est-ce parce que, selon vous, il s'agit d'un penseur qui prend la religion au sérieux ?

Tout à fait. La religion ne va pas disparaître. On peut certes remplacer les religions traditionnelles par une religion séculière inventée par la modernité : le nationalisme, le culte de l'art, certaines variantes du marxisme, etc. Mais le type de religiosité que le spinozisme propose combine la profondeur de la tradition et l'absence de superficialité, tout en étant la plus libérée des illusions anthropocentriques et anthropomorphiques. C'est déjà beaucoup. Bien sûr, certains peuvent continuer à ajouter foi à des fariboles comme l'*homo noumenon* kantien [l'homme considéré comme une fin en soi et « au-dessus de tout prix »]...

Quelle est la place de Spinoza dans la pensée américaine contemporaine et dans le monde anglo-saxon en général ?

L'hostilité de la philosophie analytique anglo-américaine à la métaphysique a été dominante. Mais les choses ont changé du tout au tout depuis vingt ou trente ans. Spinoza représentant le métaphysicien de la modernité par excellence, il n'est pas surprenant que la récente remontée en puissance de la métaphysique comme discipline philosophique centrale se traduise par un intérêt exponentiel pour Spinoza.

Actuellement, Spinoza mobilise énormément les historiens de la philosophie comme les philosophes (en métaphysique et, dans une certaine mesure, en épistémologie, éthique et théorie politique). Le naturalisme de Spinoza jouit d'une grande faveur dans le discours philosophique actuel en Amérique du Nord. Mais le temps de la découverte de sa critique de l'humanisme et de son sens demeure à venir.

Quelle influence la découverte, en 2010, à la Bibliothèque vaticane, d'une copie manuscrite de l'« Ethique » aura-t-elle sur la réception de Spinoza et sur votre lecture en particulier ?

Je pense qu'il est encore trop tôt pour le dire. Les différences entre le manuscrit du Vatican et les *Opera posthuma* [la première édition de 1677, l'année même de la mort de Spinoza] semblent assez minimes. Cela dit, il y a encore bon nombre de notions centrales chez Spinoza dont nous n'avons simplement qu'une idée. D'infimes variations dans le manuscrit du Vatican pourraient se révéler fort utiles pour comprendre comment l'*Ethique* s'est constituée. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR N. W.

Lire l'intégralité de cet entretien sur Lemonde.fr/livres



Cinq ruptures et une fidélité

Ce que contient l'« Ethique » et qui en fait un des livres indépassables de la philosophie occidentale

ÉCLAIRAGE

ROGER-POL DROIT

Pourquoi, depuis 1677, l'*Ethique* de Spinoza n'a-t-elle cessé d'être lue, scrutée, commentée, de génération en génération, par des lecteurs très dissemblables ? Qu'a donc d'inépuisable cet étrange livre-univers, organisé comme un traité de géométrie qui veut élucider nos passions et notre salut en ce monde ? Répondre en détail occuperait quelques volumes. En schématisant à l'extrême, cinq points peuvent indiquer des éléments de réponse.

La rupture première tient en trois mots de latin : *Deus sive Natura*. Le terme central, *sive*, brise avec des siècles de métaphysique et de théologie. Dieu « ou bien, si tu préfères », la Nature. Dieu, « c'est-à-dire » la Nature. Pas de différence, l'un et l'autre s'équivalent. Dieu n'est donc plus

pur esprit, séparé du monde. Il est l'univers, dont nous sommes une partie, et toute chose est en lui. Cause de soi, il est sans autre. Au revoir Platon, le Pentateuque, toutes les pensées de la séparation absolue.

Athéisme ? Oui, en un sens, si l'on compare la doctrine aux anciennes transcendants. Mais rien n'est si simple. Car cette équivalence proclamée possède une autre face : la Nature est presque divinisée, puisque la réalité physique tout entière, y compris nos corps et nos pensées, équivalait désormais à la substance unique et infinie.

Une deuxième rupture s'ensuit, pas moins bouleversante : Dieu-la Nature se trouve dépourvu de volonté libre, et nous également. Chaque événement découle nécessairement des propriétés intrinsèques de la substance infinie, comme les propriétés géométriques du triangle découlent de sa nature propre. Personne n'est à l'origine de ses propres actes, pas plus Dieu que le petit délinquant, ou le grand héros. Si les hommes

se croient libres, c'est qu'ils ne savent pas ce qui les détermine. Par ignorance, ils s'attribuent un pouvoir de décider, pure illusion, et forgent la chimère d'une « volonté » de Dieu.

Faut-il en conséquence dire adieu à tout jugement moral, à toute action de

Sommes-nous enchaînés à jamais à nos travers, nos actes sont-ils conditionnés et mécaniques ? Pas du tout. L'« Ethique » explique comment la joie, la béatitude, l'éternité, le salut sont possibles...

justice ? Pas complètement. Une rupture n° 3 sauve les tribunaux, l'ordre public, les châtiments, alors même que les fondements anciens de la morale se trouvent ruinés. Blâmer le criminel est vain, puisqu'il n'est pas responsable de son

crime, si le libre arbitre est un fantôme. Mais on peut l'emprisonner pour l'empêcher de nuire. Personne ne considère l'orage comme librement responsable de la grêle, malgré tout on protège les récoltes. Les désirs des criminels sont nuisibles, même s'ils n'en sont pas responsables.

Car le désir mène toutes les affaires humaines. Ce désir – nouvelle rupture avec la tradition – est une plénitude et non un manque, une positivité et non la marque d'une privation. Ce qui implique un renversement capital : un homme ne désire pas une femme parce qu'elle est belle, il la trouve belle parce qu'il la désire. Nos élans, nos jugements ne sont pas façonnés du dehors, ils émanent du dedans. Est-ce à dire que nous sommes enchaînés à jamais à nos travers, que nos actes sont conditionnés et mécaniques ? Pas du tout. L'*Ethique* explique comment

la joie, la béatitude, l'éternité, le salut sont possibles...

Par quelle voie ? La connaissance des causes qui nous déterminent. Ce savoir rend libre, mais en un sens neuf, aux antipodes de l'arbitraire et du caprice. Rupture ultime avec la révélation et les peurs. Par la raison et la connaissance des causes, le sage-savant se défait des illusions, vains espoirs, rancœurs absurdes, passions tristes. Il comprend que la réalité est perfection : rien n'y manque. Alors ses pensées, donc sa vie, participent de l'éternité.

L'incomparable prouesse de Spinoza, dans l'*Ethique*, est d'avoir conjugué ces mutations radicales en quelques dizaines de pages. Voilà pourquoi on ne cesse de le lire et de l'interpréter. Son paradoxe ultime est sa fidélité à l'idéal antique d'une vie philosophique placée sous le contrôle absolu de la raison. Il ne rompt pas avec ce rêve, et le porte au contraire à son paroxysme. Pour quitter cet horizon, il faut attendre Schopenhauer, Freud, et plus encore Nietzsche. ■